

dans la prophylaxie et la thérapie de cette affection. Nous espérons et nous savons que grâce à leurs recherches de nouvelles découvertes viendront parfaire nos connaissances actuelles et améliorer nos méthodes de combat.

Quoi qu'il en soit, à l'heure actuelle, la tuberculose reste encore une maladie redoutable qui choisit ses victimes, quelquefois brutalement, la plupart du temps sournoisement et dans toutes les classes de la société. Aussi, je ne pourrai mieux conclure qu'en reprenant une idée contenue, en 1915 déjà, dans un message du Conseil fédéral : « La lutte contre la tuberculose chez l'homme et les animaux est une tâche humaine, sociale et économique de première importance ».

Sion, le 28 mars 1947.

René FELLAY, garde-chasse : Le district franc du Haut de Cry.

La protection du gibier et des oiseaux, en Suisse, est régie actuellement par la loi fédérale sur la chasse du 10 juin 1925. L'article 15 prévoit ceci : « Des districts francs suffisamment étendus, où la chasse sera prohibée, seront réservés pour la protection du gibier dans les cantons délivrant des permis, savoir : au moins un dans chacun des cantons de Lucerne, Uri, Schwytz, Unterwald et Glaris, Fribourg, Appenzell, Saint-Gall et Vaud ; au moins deux dans chacun des cantons de Berne, Tessin, et au moins trois dans ceux des Grisons et du Valais. » Le Valais en possède 4, soit ceux du Pleureur, de Ferret, du Haut de Cry et d'Aletsch-Bietschhorn.

Le district franc du Haut de Cry a été créé en 1911. Après avoir subi quelques modifications, il comprend actuellement tout le bassin de la Lizerne, en amont de la chapelle Saint-Bernard, ainsi que le versant de Chamoson du Haut de Cry, jusqu'à la Lozenze, le bisse d'Appleye, le hameau de Nemiaz et la Rouzziaz. Sa superficie est d'environ 85 km², sensiblement la même que celle du district franc de Ferret, alors que celui du Pleureur en compte 120 et l'Aletsch-Bietschhorn environ 420.

Lorsqu'on pénètre dans le district franc du Haut de Cry par le chemin de la vallée, depuis la chapelle de Saint-Bernard, on est frappé par l'aspect sauvage de cette région. La Lizerne coule dans

des gorges profondes et inaccessibles, les versants sont coupés de parois de rocher, avec des forêts de Pins sylvestres et de Chênes, puis de Hêtres, d'Épicéas, de Sapins blancs et de Mélèzes. A partir de Madoue, il n'y a plus qu'un chemin muletier qui longe les abîmes, se faufilant entre les rochers. Les forêts ne sont exploitées que pour les besoins locaux et donnent l'impression de forêts primitives. Plus haut c'est cette gigantesque avalanche de pierres descendue des Diablerets en 1714 et 1749. On est surpris de découvrir le petit lac de Derborence, vrai joyau de la nature, dans lequel se reflètent les montagnes avoisinantes. Il ne sera jamais menacé par des projets d'usine électrique, mais il se comble peu à peu par les alluvions que lui apportent les ruisseaux des Liappeys de Chevillon. Sans grand travail on pourrait les détourner par un petit barrage.

L'alpage de Vosé est menacé également par des chutes de rochers provenant des Diablerets. En septembre 1944, alors que le bétail n'était pas encore descendu dans les mayens, les Diablats ont de nouveau effectué une charge à fond. Les bergers et le bétail en ont été quittes pour la peur, mais l'année suivante on n'a pas osé utiliser cet alpage. En 1947, année du tremblement de terre, il y a eu beaucoup de chutes de pierres et les bergers ont été constamment en état d'alerte.

Si, de Derborence, on veut se rendre au col du Sanetsch, il faut suivre la rive droite de la Lizerne et franchir un passage qui s'infiltre dans une paroi de rocher verticale, le Porteur de Bois. Au pied de ce passage se trouvent les Grottes du Fenadze, avec plusieurs entrées dont deux juste assez grandes pour laisser passer le corps d'un homme pas trop corpulent.

Le 15 juillet 1947, me trouvant en tournée dans la région, j'ai fait une première exploration. Au début il faut littéralement ramper dans un couloir durant 4-5 m., puis on se trouve dans une grotte de 50 à 80 cm. de hauteur et de 5 à 8 m. de largeur, avec deux piliers vers le milieu ; après une dizaine de mètres on s'engage dans un tunnel de 1 à 1,50 m. de large et de 0,60 à 1,80 m. de hauteur, qui s'enfonce dans la montagne en changeant souvent de direction. Il y a des dépôts calcaires le long des parois, mais pas d'écoulement d'eau. Ce jour-là j'ai arrêté mon exploration à environ 90 m. J'y suis retourné en août avec trois camarades ; nous avons pénétré à environ 220 m., il ne nous a pas été possible d'aller plus loin car la grotte se resserrait comme une crevasse très profonde,

ne permettant plus à un homme de passer. Une petite rivière prenant sa source sous le glacier de Zanfleuron devait circuler à travers ces rochers.

Ce souterrain a été visité autrefois par des indigènes. J'ai trouvé plusieurs bûches de bois gras (bois de pins) qui servaient de torches. L'entrée ne paraît guère avoir été habitée par des animaux ; j'ai cependant trouvé quelques crottes de Marmottes et un os apporté probablement par un Renard.

Mais revenons à la lumière pour indiquer les principales espèces d'animaux que le garde rencontre en faisant ses tournées de surveillance. Dans notre district franc se trouvent environ 350 Chamois, il y en avait environ 500 autrefois, mais l'hiver si rigoureux de 1944-45 a causé beaucoup de pertes, le braconnage y est aussi, pour quelque chose. Leur habitat varie suivant les saisons et aussi suivant les individus ; en effet on rencontre des Chamois qui vivent toute l'année en forêt, dans les gorges de la Lizerne même à 500 m. d'Ardon, tandis que d'autres, en été, sont au sommet du Haut de Cry et du Mont Gond. En hiver, ces derniers se tiennent en forêt et remontent au printemps. Lorsque le bétail est aux alpages, les Chamois descendent en grande partie dans les forêts où ils sont plus tranquilles et où ils trouvent une nourriture abondante. Tel n'est pas le cas dans le district franc du Mont Pleureur par exemple, où ils séjournent en été au-dessus des gazons pâturés par le bétail, l'altitude plus élevée des montagnes offre de grands espaces au-dessus des pâturages, ce qui n'est pas le cas dans les montagnes de Derborence, où les troupeaux montent jusqu'à la limite de la végétation.

Les mœurs du Chamois sont bien connues, cependant pour celui qui a l'occasion de les voir souvent, il reste encore bien des choses à observer. Voici une scène de leur instinct maternel : le 16 juillet 1947, des mayens de Montbas j'observe une bande de 30 Chamois, sur les rochers de Lodze, avec une douzaine de petits ; ceux-ci s'amuseaient follement, gambadaient, virevoltaient, se poursuivaient deux par deux, celui qui est derrière essayant de rattraper le premier et de le frapper avec son front. Désireux de faire quelques photos avec mon télé-objectif, je me dirige vers eux ; avec d'infinies précautions je puis arriver jusqu'à près de 50 m., mais un Chamois que je n'avais pas aperçu a bientôt fait de donner l'alarme, ce fut une fuite générale, avec des sifflements caractéristiques à mon adresse ; ils se sont arrêtés à environ 300 m. Peu après je vois une

mère quitter seule la harde et revenir dans ma direction jusqu'à 80 m. environ. A ce moment je l'ai perdue de vue, car le terrain était très accidenté. Peu après je l'ai vu repartir suivie de deux petits, j'entendais distinctement les cris des faons. Pendant leur marche de retour la mère se retourne vers les petits, les renifle, puis avec sa tête essaye de les repousser : c'est clair, ce ne sont donc pas ses petits. Enfin elle arrive vers la harde maintenant dispersée dans les couloirs : deux mères se détachent alors du troupeau et viennent à leur rencontre : les deux faons se précipitent vers elles, les deux mères les acceptent et ils se mettent à téter énergiquement.

Cependant la mère qui s'était dévouée pour aller les chercher n'est pas contente, elle est inquiète, rejoint la harde, va sentir les faons qui s'y trouvent, tout à coup un petit s'avance vers elle, l'enfant perdu est retrouvé.

Un autre animal, non moins intéressant, est le Chevreuil ; il est cependant bien moins répandu que le Chamois, nous en comptons tout au plus une trentaine, dispersés dans les forêts sur les deux rives de la Lizerne. Quelques-uns se tiennent dans les mayens de Conthey, de My et dans les forêts de la rive droite de la Morge. Notre district franc ne semble pas très favorable au développement du Chevreuil, il est trop accidenté et trop sec. Les 4 districts du Valais central le protègent.

Les Marmottes se rencontrent aussi dans l'ensemble du district franc, mais, chose curieuse, elles ne sont pas très nombreuses ; si elles se multiplient une année, leur nombre se trouve réduit l'année suivante. Comme le faisait si bien remarquer le professeur Mariétan dans un article du Bulletin pour la Protection de la Nature, l'augmentation ou la diminution des espèces animales dans les districts francs pose des problèmes scientifiques très compliqués.

En octobre, les Marmottes préparent leurs terriers en vue de leur sommeil hivernal. Nous les voyons assez fréquemment dans les alpages à la recherche du foin sauvage qui leur servira de lit. Elles le transportent dans la bouche, les touffes débordent de chaque côté des mâchoires. Vers la mi-octobre elles sont en partie cachées.

L'habitude néfaste qu'avaient les braconniers autrefois de les déterrer, est en partie perdue, et c'est heureux, car des colonies entières étaient détruites.

J'ai eu l'occasion d'observer les différents cris d'alarme de la marmotte : lorsque c'est l'Aigle royal qui est en chasse, longeant les couloirs, épousant toutes les formes du terrain, sans un bruissement.

d'ailes, la Marmotte signale sa présence à ses compagnes par un seul cri d'alarme d'une intensité particulière. Lorsque c'est pour le Renard c'est un concert ininterrompu de cris. En été et en automne, le Renard se rencontre presque au sommet des montagnes ; il aime à se chauffer au soleil et se promène volontiers en plein jour faisant la chasse aux Souris et aux Campagnols.

Le Lièvre variable est relativement fréquent, mais par contre la Marmotte, la Fouine sont rares, le Putois se trouve dans les Mayens de Conthey et au-dessus du village d'Erde.

L'aigle royal appelé « Oude » par les Contheysans, « Ale » par les Bagnards, a plusieurs aires dans notre district franc, soit 5 dans la vallée et 2 sur Chamoson.

Le 2 juin, à Derborence, je vois un Aigle foncer en flèche, ailes semi-déployées, saisir une proie au vol et remonter pour aller se poser pour la dépecer sur une vire vers Vêrouet. Le lendemain matin, je me rends sur place et je trouve les plumes d'une femelle de Tétrás lyre.

Le 21 juin 1947, je vais voir une aire sur Chamoson, au bas des couloirs du Haut de Cry, dans les rochers de « Laryosse » en face des « Evaré » ; elle est placée à une quinzaine de mètres du sommet d'une paroi de rocher de 140 m. environ, sur une petite esplanade en dessous d'un surplomb. L'aiglon est de couleur foncée avec de larges taches blanches, il s'avance au bord du nid et frappe vigoureusement des ailes, comme pour se préparer à l'envol. Je reviens le 28 juin avec deux collègues, nous parvenons à 20-30 m., l'aiglon semble sur le point de prendre son vol.

Depuis longtemps les Aigles construisent leur nid dans cette paroi ; à 30 m. en aval, on voit un ancien nid, gros amas de branches sèches d'une hauteur de 1,50 m. Le garde Biollaz me dit qu'en 1920, environ, il y avait une aire occupée dans cette paroi, un éboulement se produisit, l'aire et l'aiglon furent fracassés au bas des rochers. A peu près à la même date il y avait une autre aire occupée à 10-15 m. du sommet. Un moutonnier de la région, furieux parce que les parents de l'aiglon lui enlevaient des agneaux, mit le feu à l'aire en lui lançant des brindilles enflammées. Le feu prit aux branches sèches du nid, l'aiglon déjà bien développé était caché dans le feu et la fumée, au dernier moment il a plongé dans le vide pour aller se poser dans une forêt à 250 m. environ. Le moutonnier s'en est emparé, il avait l'extrémité des ailes brûlées,

mais il était encore en vie. Comme le moutonnier ne descendait pas au village ce jour-là il lui attacha les pattes, mais le lendemain l'aiglon était introuvable, durant la nuit il avait réussi à se déplacer pour aller s'assommer dans un ravin.

A titre de comparaison je mentionne ici la visite que j'ai faite le 11 juin 1947 à l'aire de l'alpe du Grenier dans le district franc du Mont Pleureur, avec les gardes Nicollier et Bruchez. Elle est située en plein rocher, en amont de l'endroit dit « Djô Mont » sous « Lui Robié » ; elle n'avait jamais été observée. Malgré nos 25 m. de corde nous ne pouvons pas arriver jusqu'au nid. Il y a deux aiglons portant encore le duvet blanc avec quelques plumes brunes.

Le 26 juin, je reviens avec mes collègues, muni cette fois de 100 m. de corde. Je descends en rappel, c'est joliment impressionnant, il s'agit de ne pas manquer la vire horizontale qui conduit à l'aire. Tout va pour le mieux, je me dirige vers les aiglons non sans une certaine émotion, on n'a pas souvent l'occasion de se présenter à des hôtes royaux. Appareil en main, je ne veux pas manquer les premières réactions, mais rien ne se passe, ils restent couchés sur le nid. Les plumes brunes sont nombreuses et forment taches sur le duvet blanc. Je remarque des restes de Marmottes, de Lièvre variable et commun, une patte d'un tout jeune faon de Chevreuil, une mâchoire de Marte et des plumes de Bartavelle. Diamètre de l'aire 1,50 m., hauteur 20 à 30 cm., il y a des branches vertes de sapin et de rhododendron. Pour le retour, je place la corde derrière un bloc et je descends en rappel, sans corde d'assurance, tout se passe fort bien.

Revenons à notre district franc du Haut de Cry : j'ai observé nombre d'autres oiseaux, en particulier deux Pics noirs qui se poursuivaient sur les arbres en poussant des cris rauques. Dans un Mélèze, au-dessus des mayens de Zamperon, un nid de Pic épeiche ; ailleurs des Pics verts ; sur l'arête, au-dessus de la chapelle Saint-Bernard, j'ai observé un nid de Buse, sur un Pin sylvestre ; il contenait un petit, très agressif, et un œuf ; des feuilles vertes de Hêtre étaient mélangées aux branches sèches, tout comme dans les nids des Aigles. J'ai observé encore le Grand Corbeau, le Chocard alpin mais non le Crave, le Lagopède, la Bartavelle, la Gélinotte, le Tichodrome, la Niverolle, le Traquet motteux, le Pipit spioncelle, l'Accenteur alpin, le Merle à plastron, les Becs croisés, la Casse-noix, le Geai des chênes, le Martinet à ventre blanc, l'Hirondelle de rocher et de fenêtre.

En résumé, le district franc du Haut de Cry a une faune intéressante et relativement abondante, sans cependant atteindre la richesse de celle du district franc du Mont Pleureur. Ce dernier, avec son altitude plus élevée, sa situation topographique différente, ses grandes surfaces rocheuses et herbeuses, en dehors des pâturages, fournit au monde animal des conditions de vie plus variées et plus favorables. La florissante colonie de 170 Bouquetins et la grande abondance de Chamois en sont les preuves les plus frappantes.

Conthey, le 9 novembre 1947.
